

Aubenque et la tradition aristotélicienne

Gweltaz Guyomarc'h

▶ **To cite this version:**

Gweltaz Guyomarc'h. Aubenque et la tradition aristotélicienne. Les études philosophiques, 2022, Pierre Aubenque In memoriam, 141, pp.69-85. 10.3917/leph.222.0069 . hal-03693823v2

HAL Id: hal-03693823
https://hal.science/hal-03693823v2

Submitted on 14 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Draft. **Citer d'après : GUYOMARC'H Gweltaz, « Aubenque et la tradition aristotélicienne », *Les Études philosophiques*, 2022/2 (N° 141), p. 69-85.**
DOI : 10.3917/leph.222.0069.
URL : https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2022-2-page-69.htm

Aubenque et la tradition aristotélicienne

Gweltaz Guyomarc'h

Dès sa parution en 1962, *Le Problème de l'être chez Aristote* est reconnu, au-delà du cercle des aristotélisants francophones[1], comme l'un des ouvrages les plus importants du siècle sur la *Métaphysique* d'Aristote – « le plus vaste et le plus vigoureux effort d'interprétation de la *Métaphysique* d'Aristote qu'on ait vu depuis longtemps », selon Joseph Moreau[2]. À vrai dire, son index des passages cités atteste assez que l'ouvrage s'étend bien au-delà de la *Métaphysique*, pour embrasser une large part du corpus aristotélicien. Il a ainsi constitué, pour nombre d'étudiants, une porte d'entrée dans Aristote en général, et comme son interprète au sens premier du terme : son truchement, ou, selon une définition de P. Aubenque, son « traducteur »[3]. Mais ce que je voudrais montrer ci-dessous, c'est que, non content d'avoir transformé notre appréhension d'Aristote, l'ouvrage peut aussi être lu comme un livre sur la tradition aristotélicienne. Si *Le Problème de l'être* renouvelle l'interprétation d'Aristote, c'est principalement au moyen d'une conception déterminée de sa tradition. Paradoxalement,

[1] P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962. Pour les recensions francophones, voir notamment J.-M. LE BLOND, « Pierre Aubenque - *Le Problème de l'être chez Aristote* », *Archives de Philosophie*, vol. 26, n° 2, 1963, p. 291-294 ; U. DHONDT, « Aristote et la métaphysique de la finitude. À propos d'un ouvrage récent », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 61, n° 69, 1963, p. 5-12 ; R. JOLY, « Pierre Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote* », *L'Antiquité Classique*, vol. 32, n° 1, 1963, p. 241-242 ; R. WEIL, « Pierre Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne* », *Revue des Études Anciennes*, vol. 66, n° 1, 1964, p. 178-180 ; J. BRUNSCHWIG, « Dialectique et ontologie chez Aristote : à propos d'un livre récent », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 154, 1964, p. 179-200. Mais voir aussi : J. OWENS, « Review of *Le problème de l'être chez Aristote* », *Gnomon*, vol. 35, n° 5, 1963, p. 459-462 ; T. WOLF, « Review of *Le problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne* », *Roczniki Filozoficzne*, vol. 14, n° 1, 1966, p. 135-140 ; P. M. HUBY, « Le *Problème de l'Être* chez Aristote », *The Philosophical Quarterly*, vol. 14, n° 54, 1964, p. 86.
[2] J. MOREAU, « La problématique aristotélicienne », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 153, 1963, p. 365.
[3] P. AUBENQUE, « Oui et non », dans B. Cassin (éd.), *Nos Grecs et leurs modernes. Les stratégies contemporaines d'appropriation de l'Antiquité*, Editions du Seuil, Paris, 1992, p. 17-36, ici p. 18 : les historiens de la philosophie ne sont « plus aujourd'hui des doxographes, c'est-à-dire des collectionneurs d'opinions, mais des 'interprètes', c'est-à-dire, au sens propre du terme, des traducteurs ».

l'ouvrage a ainsi servi de puissant aiguillon pour ouvrir un nouveau champ de recherche, celui de la tradition aristotélicienne prise en elle-même. Le paradoxe tient à ceci que P. Aubenque semble de prime abord mettre à l'écart cette tradition et la condamner sans appel, en ce qu'elle « méconnaît » (p. 416 ou 506), « ignore » (p. 15), se « satisfait » « trop aisément » de certaines réponses faciles (p. 456). Dans les textes ultérieurs, la condamnation se fait plus explicite encore, la tradition étant frappée d'une « tare congénitale »[4], parce ce qu'elle « banalise » la « problématicité originelle »[5], commet des « contresens »[6] massifs, se rend « infidèle à la compréhension proprement aristotélicienne de l'être »[7], etc. Mais cette condamnation va de pair avec une constitution de la tradition en objet. À ce titre, *Le Problème de l'être* propose aussi quelque chose comme une expérience herméneutique, comme la mise à l'épreuve d'une certaine manière de lire les textes, qu'il s'agit de caractériser pour mieux en mesurer l'héritage. La question des rapports entre un auteur et sa postérité est certainement une question constitutive de l'histoire de la philosophie, à la fois comme champ et comme discipline. Mais elle a, dans le cas d'Aristote, une dimension spéciale qui tient tant à la durée de la tradition aristotélicienne qu'à sa prolixité. Embrasser l'ensemble de cette tradition est à la fois le coup de force du *Problème de l'être*, mais, peut-être aussi, sa limite. C'est en tout cas la cause motrice du renouveau qu'il a représenté dans notre appréhension d'Aristote, un Aristote peut-être « post-moderne », d'après les grands récits, un Philosophe non systématique et penseur de la pluralité rebelle à l'unification[8].

Retour à Aristote

Que le projet du *Problème de l'être* repose sur une conception déterminée des rapports entre Aristote et sa tradition est établi dès l'Avant-propos : « Nous ne prétendons pas apporter du nouveau sur Aristote, mais au contraire tenter de désapprendre tout ce que la tradition a ajouté à l'aristotélisme primitif » (p. 3). La fin visée est la restitution d'un « Aristote vivant » (p. 4), « l'Aristote historique » (p. 5), « effectif » (p. 16), ou encore « tel qu'il fut » (p. 507). C'est pourquoi Aubenque ne prétend pas dire du neuf sur Aristote, ni allonger par son ouvrage

[4] P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 43.
[5] *Ibid.*, p. 48.
[6] Selon le fameux titre P. AUBENQUE, « Les origines de la doctrine de l'analogie de l'être. Sur l'histoire d'un contresens », *Les Études philosophiques*, nº 1, 1978, p. 3-12 ; voir aussi P. AUBENQUE, « Sur la naissance de la doctrine pseudo-aristotélicienne de l'analogie de l'être », *Les Études philosophiques*, nº 3/4, 1989, p. 291-304.
[7] P. AUBENQUE, « Sur la naissance de la doctrine pseudo-aristotélicienne de l'analogie de l'être », *art. cit.*, p. 304.
[8] Voir les références à Lyotard données par E. BERTI, « Les stratégies contemporaines d'interprétation d'Aristote », *Rue Descartes*, nº 1/2, 1991, p. 33-55, ici p. 47-48. Aubenque situe lui-même son propre travail dans un tel contexte lors de sa préface à *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, *op. cit.*, p. 3-4.

la liste des commentaires à la *Métaphysique*. Il y a, pourtant, de l'inédit dans son approche du Philosophe.

Au motif d'un Aristote originaire répondent une méthode et une certaine description de la tradition. La méthode est négative (« désapprendre »[9]) parce qu'elle vise une origine qui s'est perdue. Aubenque le pose dans une note : la « problématique aristotélicienne » se situe à un « niveau plus originel »[10] ; cet Aristote vivant, c'est celui qui aurait eu comme un accès immédiat aux choses-mêmes, philosophant sous la contrainte des phénomènes[11]. Même si le mot n'y est pas encore[12], l'allusion à la « destruction » du §6 d'*Être et temps* est transparente dans cette visée d'un retour à des « expériences originelles » (*ursprünglichen Erfahrungen*)[13], à ceci près qu'ici – on y reviendra – l'expérience originelle en question n'est pas déjà cachée dans le corpus aristotélicien, elle *est* Aristote lui-même. Tout se passe dès lors comme si était recherché un accès à Aristote en-deçà et hors de toute médiation historique[14], et, selon une formule que F. Wolff utilisait pour décrire l'attitude du disciple aristotélicien en général, dans un « pur face-à-face transcendantal avec la lettre du texte »[15].

Retrouver le véritable Aristote requiert, pour reprendre une métaphore devenue commune dans ce contexte, de le dégager des sédiments ou alluvions[16] historiques qui se sont déposés sur le corpus. La métaphore, qui trouve son origine dans le projet husserlien d'*Abbau*[17], joue à plein dans la « destruction » heideggerienne. À sa suite, chez Aubenque, la tradition est ce qui fait écran et qu'il faut écarter. La première partie de la méthode herméneutique du *Problème de*

[9] Le terme se lit déjà dans P. AUBENQUE, « Aristoteles und das Problem der Metaphysik », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, vol. 15, nº 3, 1961, p. 321-333, ici p. 321 : « *verlernen* » (l'article est traduit en français dans P. AUBENQUE, *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique*, Paris, Vrin, 2009, p. 117-129).
[10] P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote, op. cit.*, p. 473, n. 1.
[11] Heidegger, *SZ* §44, avec une citation de *Met.* A 5, 986b31 à propos de ses devanciers.
[12] Pour une application du terme à son propre travail (peut-être la première), voir la préface aux *Problèmes aristotéliciens, op. cit.*, p. 7.
[13] Les enjeux du §6 de *SZ* sont mentionnés dans P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?, op. cit.*, p. 45 ou dans P. AUBENQUE, « Les dérives et la garde de l'être », dans J.-F. Mattéi (éd.), *Heidegger : l'énigme de l'être*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 17-41, ici p. 22.
[14] Gadamer et Derrida ont justement attaqué cette « nostalgie de l'origine » du premier Heidegger, le premier montrant comment l'interprétation suppose toujours la relativité à la situation historique de l'interprète, le second comment est encore « métaphysique » cette idée d'un accès à l'origine. Aubenque se montrera pourtant conscient de cette dernière critique dans P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?, op. cit.*, p. 48.
[15] F. WOLFF, *L'être, l'homme, le disciple : figures philosophiques empruntées aux Anciens*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 304-305.
[16] C'est ainsi, par exemple, qu'E. Martineau rend *Verdeckung* dans sa traduction de *SZ* §6, p. 22. Aubenque lui préfère la traduction par « occultation », voir par exemple *Faut-il déconstruire la métaphysique ?, op. cit.*, p. 45-46.
[17] Pour la métaphore de la sédimentation voir par exemple E. HUSSERL, *L'Origine de la géométrie*, J. Derrida (trad.), 2e édition, Paris, France, Presses universitaires de France, 1974, p. 187 (l'expression apparaît aussi dans *Expérience et jugement*).

l'être consiste ainsi à mettre la tradition entre parenthèses, à la suspendre[18]. À cette fin, il convient d'abord de dissiper l'illusion causée par l'ancienneté : celle-ci ne saurait conférer aux commentateurs une quelconque autorité. Aubenque date alors « les plus anciens commentateurs d'Aristote » de quatre siècles après sa mort (sans doute songe-t-il à Andronicos de Rhodes). On ne peut donc leur attribuer « par rapport à nous, aucun privilège historique » (p. 5)[19].

L'absence de Théophraste et du Lycée hellénistique est éclairante. Aubenque dit même un peu plus loin que « la *Métaphysique* d'Aristote est restée sans influence immédiate » (p. 16). Ailleurs, il faisait pourtant de l'héritier d'Aristote « moins l'initiateur d'une scolastique que le dernier témoin d'une pensée encore vivante »[20]. Mais c'est justement que Théophraste est une exception : il saura reprendre sous forme aporétique « les problèmes métaphysiques abordés par son maître », alors que ceux-ci seront oubliés immédiatement après, avec Straton et le *Peripatos* hellénistique (p. 23)[21]. Aubenque rappelle d'ailleurs plus loin l'hypothèse, encore en cours[22], selon laquelle Théophraste a rédigé sa *Métaphysique* du vivant d'Aristote (p. 28, n. 2). L'exception tient ainsi à la proximité effective avec Aristote, qui permet d'extraire Théophraste de toute tradition. Mais cette exclusion vaut aussi pour les péripatéticiens hellénistiques qui sont tenus pour quantité négligeable dans la question de la transmission de la *Métaphysique*, en raison d'un « blocage mental » (p. 26, qui transpose la fameuse expression de Schuhl) et de leur « désaffection […] pour les spéculations abstraites » (p. 28). La « tradition » ici en vue est donc en réalité la tradition exégétique : tout en reconnaissant aux commentateurs, du moins Alexandre d'Aphrodise et Simplicius, un « sens philosophique » dont étaient dépourvus les hérités directs du Lycée (p. 16), c'est eux qui ont recouvert le texte originel en se « substituant » (p. 6) au texte source. La « tradition », c'est le « commentarisme » (*ibid.*), le

[18] L'expression peut s'autoriser des liens entre réduction et destruction, voir J.-F. COURTINE, « Réduction, construction, destruction. D'un dialogue à trois : Natorp, Husserl, Heidegger », *Philosophiques*, vol. 36, nº 2, 2009, p. 559-577. On rappellera que Heidegger emploie sciemment le vocabulaire husserlien de l'*Abbau* quand il décrit son projet de destruction de la tradition, par exemple en *GA* 63 (*Ontologie. Hermeneutik der Faktizität (Sommersemester 1923)*, éd. Kâte Brôcker-Oltmanns, 1988), p. 75.

[19] Voir aussi, un peu plus loin, « contre l'autorité "historique" des commentateurs », *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 16.

[20] P. AUBENQUE, « Edmond Barbotin, *La théorie aristotélicienne de l'intellect d'après Théophraste*, 1954 », *Revue des Études Anciennes*, vol. 58, nº 1, 1956, p. 131-132, ici p. 132.

[21] Pour une vue plus nuancée, voir désormais D. LEFEBVRE, « Aristotle and the Hellenistic Peripatos: From Theophrastus to Critolaus », dans A. Falcon (éd.), *Brill's Companion to the Reception of Aristotle in Antiquity*, Leiden, Brill, 2016, p. 13-34.

[22] Voir par exemple D. GUTAS, *Theophrastus* On First Principles *(known as his* Metaphysics*)*, Leiden, Brill, 2010, p. 3-9 ; P. M. HUBY, « When was Theophrastus' *Metaphysics* written? », dans A. Jaulin et D. Lefebvre (éd.), *La Métaphysique de Théophraste: principes et apories*, Louvain, Peeters, 2015, p. 5-16.

« commentarisme grec et chrétien » (p. 358) ou arabe (p. 66, n. 3), d'Andronicos de Rhodes à Thomas d'Aquin, de Simplicius à Averroès, et peut-être même au-delà[23].

Aussi Aubenque fustige-t-il tout ce que l'activité des commentateurs après Andronicos a eu « d'artificiel, disons même d'absurde à sa façon », les commentateurs s'étant mis « à dépouiller et à interpréter les textes d'Aristote sans connaître ni l'ordre effectif de leur composition ni celui qu'Aristote entendait leur donner, ni davantage les tenants et les aboutissants de la démarche, les motivations et les occasions de la rédaction, les objections qu'elle avait pu susciter et les réponses d'Aristote, *etc*. » (p. 4). S'ils possédaient certains textes que nous avons perdus, il ne s'agissait de toute façon, dit Aubenque, « que des *textes* et non d'une tradition vivante qui les rattacherait directement à l'aristotélisme » (p. 5, n. 1). En raison de leur mise entre parenthèses, le recours aux commentateurs ne saurait dès lors être que ponctuel[24]. La mise à l'écart de la tradition est une mise à distance qui demande, en un geste critique, de nous exhausser à son niveau, comme face à elle. C'est déjà en ce sens qu'on peut dire que *Le Problème de l'être* constitue la tradition aristotélicienne en objet. La tradition n'est plus ce qui, en nous, constitue notre histoire et fait autorité parce qu'il nous précède.

Problème et système

Le reproche principal qu'Aubenque émet à l'égard de cette tradition pourrait être résumé en la formule, volontairement paradoxale, que ces auteurs commentent à la fois trop et pas assez. L'ouvrage joue à plusieurs reprises sur deux sens du verbe 'commenter', l'un, factuel, qui décrit simplement l'activité à laquelle Aubenque lui-même ou ses contemporains s'adonnent aussi ; l'autre, connoté péjorativement, qui spécifie une certaine façon d'aborder le corpus aristotélicien.

Le commentaire en ce second sens consiste en une activité systématisante, au point que les « commentateurs » sont fréquemment qualifiés d'« interprètes systématisants »[25] et la systématisation, de « tendance » « inhérente à tout commentarisme »[26]. L'opposition entre problème et système est le pivot sur lequel repose l'interprétation globale du *Problème de*

[23] Je dis « peut-être », parce qu'il arrive à Aubenque, dans *Le Problème de l'être* de parler d'interprètes plus récents (Trendelenburg, Decarie…) comme de « commentateurs », sans qu'il soit totalement clair s'il s'agit ou non d'un effet d'homonymie. Voir ci-dessous sur les deux sens du verbe « commenter ». La filiation est plus claire pour les notes de J. Tricot à sa traduction de la *Métaphysique*, voir P. AUBENQUE, « Sur la naissance de la doctrine pseudo-aristotélicienne de l'analogie de l'être », *art. cit.*, p. 292, n. 2.

[24] Voir par exemple P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 53 à propos d'une remarque pertinente d'Alexandre d'Aphrodise sur A 9.

[25] Par exemple, p. 6, 8, 13, 16, 218 n. 3, 479, etc. Voir aussi, entre autres lieux, P. AUBENQUE, « Aristoteles und das Problem der Metaphysik », *art. cit.*, p. 324.

[26] P. AUBENQUE, « Sur la naissance de la doctrine pseudo-aristotélicienne de l'analogie de l'être », *art. cit.*, p. 304.

l'être[27]. Aubenque s'inscrit explicitement dans la lignée de Jaeger et, plus lointainement, de Hegel, pour qui la pensée aristotélicienne ne saurait être systématique[28]. L'Aristote systématique serait une pure construction de la tradition.

Cette systématisation commence dès l'opération de mise en ordre du corpus effectuée par Andronicos de Rhodes lors de son « édition »[29], qui « unifie ce qu'elle croit être les *membra disjecta* d'une œuvre interrompue (…) sans se demander si ces fragments ne tendaient pas précisément à montrer que leur objet ne comportait aucun ordre » (p. 506). C'est cette opération qui rend raison de la scission forgée par Aubenque entre « Aristote » et ses « textes »[30], à la suite à la dévaluation critique de l'autorité de la tradition : Aubenque considère que l'édition par Andronicos des œuvres d'Aristote ne s'établit sur aucune information directement héritée du Lycée[31] et qu'elle témoigne de préoccupations étrangères à Aristote[32].

Je me permets ici une parenthèse. On pourrait se demander si cette première opération, le classement thématique des œuvres d'Aristote qu'on attribue couramment à Andronicos, est suffisante pour fonder un usage rigoureux du terme de système. Répartir, d'une part, des traités en fonction de leurs domaines d'objets n'implique pas de considérer que tous ces domaines communiquent et se soutiennent les uns les autres pour former une totalité close et organique. Même la question, d'autre part, d'un ordre pédagogique linéaire n'est pas celle de la construction idéale et achevée d'une pensée[33]. Aubenque a cependant en tête un cas précis, celui, déjà mis en lumière par Hegel[34], de l'application des règles des *Analytiques*, en particulier

---

[27] Voir par exemple p. 12 ou 505. Cela a déjà été noté, par exemple par R. BODÉÜS, « La pensée d'Aristote s'organisait-elle en système ? Réflexions sur l'exégèse d'un philosophe », *Dialogue: Canadian Philosophical Review / Revue canadienne de philosophie*, vol. 25, nº 3, 1986, p. 477-507.

[28] Pour Jaeger, voir par exemple « Aristoteles und das Problem der Metaphysik », *art. cit.*, p. 324 ou P. AUBENQUE, « Sens et structure de la métaphysique aristotélicienne. Séance du samedi 23 mars 1963 », dans *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, Paris, A. Colin, 1964, repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 131-169, ici p. 136. Pour Hegel, voir P. AUBENQUE, « Hegel et Aristote », dans J. D'Hondt (éd.), *Hegel et la pensée grecque*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 97-120, repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 85-100, ici p. 94-95.

[29] Pour une réflexion plus récente sur la notion d'édition, voir T. DORANDI, *Le stylet et la Tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2000, en particulier le chap. 5. Sur l'activité d'Andronicos, voir entre autres J. BARNES, « Roman Aristotle », dans M. T. Griffin et J. Barnes (éd.), *Philosophia togata II. Plato and Aristotle at Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 1-69 ou les travaux de M. Hatzimichali, par exemple M. HATZIMICHALI, « Andronicus of Rhodes and the Construction of the Aristotelian Corpus », dans A. Falcon (éd.), *Brill's Companion to the Reception of Aristotle in Antiquity*, Leiden, Brill, 2016, p. 81-100. J'entends ainsi par « édition » seulement le travail de mise en ordre du corpus, à savoir le groupement en πραγματεῖαι (selon le fameux témoignage de Porphyre, *Vita Plotini* 24) et leur classement thématique, non pas un travail d'établissement des textes et de discussion des variantes.

[30] P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 3-4.

[31] Voir le passage déjà cité dans *Le Problème de l'être*, *op. cit.*, p. 4.

[32] Un peu plus loin cette idée est toutefois nuancée, *cf.* p. 29.

[33] Voir par exemple P. HADOT, « Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité », *Museum Helveticum*, vol. 36, nº 4, 1979, p. 201-223.

[34] Dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie* (*Werke*, T. XII, p. 408 *sq.*).

la forme syllogistique, aux domaines des sciences, en particulier la métaphysique[35]. Ce cas a une certaine plausibilité, ayant joué un rôle dans la réception antique de la *Métaphysique* chez Alexandre d'Aphrodise[36]. Mais c'est là un cas singulier, qui n'est justement pas celui d'une communication entre des domaines d'objets au sens strict, puisque la logique aristotélicienne n'est pas une science et ne vise aucun genre. Le geste d'Alexandre d'Aphrodise, repose sur une conception de la logique comme *organon* qui n'est pas sans attaches dans le texte aristotélicien[37]. Indépendamment de la validité ou non d'une interprétation faisant de la métaphysique une science en partie démonstrative, il reste que ce n'est pas suffisant pour qualifier un tel projet exégétique de « systématisant » [38].

Quoi qu'il en soit de cette mise en ordre du corpus, elle n'est de toute façon, même pour Aubenque, que la première étape de la systématisation. Non contents d'unifier le corpus, les commentateurs l'ont surtout « complété » (p. 5). Aubenque n'a de cesse d'opposer les silences d'Aristote[39] à la parole envahissante des exégètes et c'est en ce sens qu'ils commentent à la fois trop et pas assez. Les commentateurs n'ont pas commenté « le silence », « l'embarras », « l'inachèvement » (p. 6), précisément parce qu'ils se sont chargés de parler à la place d'Aristote. À la source de ce travail se trouve une présomption de cohérence du corpus poussée à son maximum : les commentateurs partent du principe que ce que dit Aristote est dépourvu de contradiction[40]. Mais c'est là aussi que se niche le risque d'un dévoiement[41]. L'un des exemples frappants de cette parole surabondante – on y revient – est la fameuse thèse de

[35] Voir par exemple P. AUBENQUE, « Sur la notion aristotélicienne d'aporie », dans *Aristote et les problèmes de méthode. Communications présentées au Symposium Aristotelicum tenu à Louvain du 24 août au 1er septembre 1960*, Louvain, Publications universitaires, 1961, p. 3-19, ici p. 3 (repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 39-52).

[36] Voir notamment M. BONELLI, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Napoli, Bibliopolis, 2001. Pour nuancer cette thèse, je me permets de renvoyer à G. GUYOMARC'H, « Analyse et axiomes. Alexandre d'Aphrodise et la connaissance du premier principe », dans F. Baghdassarian et G. Guyomarc'h (éd.), *Réceptions de la théologie aristotélicienne. D'Aristote à Michel d'Ephèse*, Louvain, Peeters, 2017, p. 159-183.

[37] Pour reprendre l'heureuse formule de P. Pellegrin, c'est une « réponse raisonnablement aristotélicienne, ou plutôt aristotéliciennement raisonnable, à un problème qu'Aristote ne s'était pas posé » (« Introduction générale à l'*Organon* », dans ARISTOTE, *Catégories. Sur l'Interprétation (Organon I-II)*, P. Pellegrin, M. Crubellier et C. Dalimier (trad.), Paris, GF Flammarion, 2007, p. 21). Pour l'interprétation d'Alexandre, je me permets de renvoyer à G. GUYOMARC'H, « *Métaphysique* et *Organon* selon Alexandre d'Aphrodise. L'utilité de la logique pour la philosophie première », dans A. Balansard et A. Jaulin (éd.), *Alexandre d'Aphrodise et la métaphysique aristotélicienne*, Louvain, Peeters, 2017, p. 83-112.

[38] On objectera que j'accorde ici un sens trop strict à la notion de système (à savoir un sens stoïcien). Mais à l'inverse, relâcher la notion de système aurait pour conséquence de la diluer en sorte que tout commentaire finirait par en relever.

[39] Un thème déjà présent chez le jeune Heidegger, voir par exemple C. SOMMER, *Heidegger, Aristote, Luther*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 25-26.

[40] Voir p. 6 : « le commentateur est plus porté à envisager ce que l'auteur a dit que ce qu'il n'a pas dit ; plus préoccupé de ses déclarations que de ses silences, il est aussi plus attentif à ses réussites qu'à ses échecs. Il ignore ses contradictions, ou du moins son rôle est de les expliquer, c'est-à-dire de les nier. »

[41] Voir aussi P. AUBENQUE, « Aristoteles und das Problem der Metaphysik », *art. cit.*, p. 321.

l'analogie de l'être, à laquelle Aubenque rétorque que « si Aristote avait voulu dire que l'être est analogique, il l'aurait dit » (p. 199)[42].

Mais le désaccord a déjà ceci d'intéressant qu'il pose la question de l'application du principe de charité herméneutique – entre un aristotélisme de droit et un aristotélisme de fait, pour reprendre la distinction d'Aubenque (p. 6), c'est-à-dire entre une herméneutique qui vise à maximiser le sens des textes et la cohérence du corpus, d'une part, et, d'autre part, une herméneutique du donné, qui ne recule pas devant le diagnostic de l'échec. En réalité, ce qui distingue ici l'exégèse ancienne de celle d'Aubenque repose dans leur rapport à l'implicite du texte aristotélicien. La *brevitas* aristotélicienne est un lieu commun dans l'Antiquité – Alexandre parle de la συντομία qui rend obscur, ἀσαφῶς, le propos aristotélicien, et qui explique qu'il soit mal connu même de ceux qui font de la philosophie[43]. Pour Aubenque, cet implicite n'est pas ce que l'interprète doit lever, parce que surgit alors le risque de l'« arbitraire » (p. 6). Le silence du texte est frappé de nécessité et requiert l'interprétation pour lui-même, non pas comme un creux attendant d'être rempli. Pour Aubenque, l'interprétation ne consiste pas à expliciter, mais à commenter le fait de l'implicite.

C'est cette tendance inverse à compléter le texte aristotélicien qui rend raison de l'ultime trahison de la tradition, celle qui consiste à nier l'aporie en résolvant les difficultés, et à occulter ainsi l'aspect inchoatif de la pensée aristotélicienne. En cela se situe le couronnement de la systématisation, qu'Aubenque voit comme un geste de clôture. Dans ce lien entre systématisation et clôture, la filiation avec Bergson est hors de doute. Aubenque l'explicite dans son article sur Ravaisson, en rappelant la critique par Bergson des « systèmes », lesquels « ne sont pas taillés à la mesure de la réalité que nous vivons »[44], en note d'un passage répétant précisément la négation par la tradition, ici « scolastique », de « tous les aspects inchoatifs, aporétiques, problématiques, de la philosophie d'Aristote »[45]. La visée systématique ne peut se satisfaire de l'incertitude et de l'imprévisibilité ouvertes par l'aporie, et réduit cette dernière à un artifice d'exposition[46]. Pour Aubenque, c'est pourtant le sens de la pensée aristotélicienne

[42] Un autre exemple concerne les liens entre ontologie et théologie, voir p. 370-371.
[43] Par exemple dans son *Commentaire à la Métaphysique*, 240.30 et dans *Du mélange* xiii, 27.6-8 Groisard.
[44] BERGSON, *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1938, 2013, p. 7. Cette méfiance envers la forme systématique, jugée mortifère, n'est pas non plus absente de certaines remarques de l'un des maîtres d'Aubenque, E. Bréhier, voir par exemple E. BRÉHIER, « Comment je comprends l'histoire de la philosophie », *Les Études philosophiques*, nº 2, 1947, p. 105-114, ici p. 107, dans des formules qui auraient pu se retrouver chez Aubenque : « La vraie philosophie n'est pas un système de pensées, mais un progrès, n'est pas un aboutissement, mais une voie et un passage. »).
[45] P. AUBENQUE, « Ravaisson interprète d'Aristote », *Les Études philosophiques*, nº 4, 1984, p. 435-450, ici p. 448, n. 23.
[46] P. AUBENQUE, « Sur la notion aristotélicienne d'aporie », *art. cit.*, repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 42.

qui se joue dans cette incertitude, voire celui de la philosophie en général[47], parce que c'est la chose-même qui, fondamentalement, fait problème. C'est pourquoi il lui arrive d'opposer aux exégèses systématiques, l'idée que « la philosophie d'Aristote est phénoménologique »[48]. Selon la formule de *Métaphysique* B 1, qui l'a tant marqué, l'aporie « rend manifeste qu'il y a un nœud à propos de la chose elle-même » (995a30-31)[49]. L'aporie ainsi comprise ne se résout pas en une solution, mais se diffracte en une pluralité de voies[50].

Ainsi est-il déjà clair que, pour Aubenque, la tendance systématique des commentateurs n'est pas neutre, qu'elle n'est pas une forme vide attendant d'être remplie, mais qu'elle implique une interprétation substantielle de la pensée aristotélicienne. Plus : elle la subvertit ainsi, en la déplaçant vers un régime de rationalité qui n'est pas le sien. Alors qu'Aristote est phénoménologiquement occupé avec les choses-mêmes, les exégètes travaillent à nier les éventuels échecs ou les silences du Philosophe (p. 6). Pire encore : cette systématisation est d'autant moins neutre qu'elle se fait à l'aune d'une pensée étrangère à Aristote, « à partir d'une idée préconçue », d'une « autre philosophie » (*ibid.*) – qu'il s'agisse de Platon ou d'une « autre Parole » (p. 506). Dans leur forme comme dans le fond, les reconstructions systématiques d'Aristote sont donc coupables d'anachronisme[51].

Une histoire philosophique de la philosophie

On pourrait ici être tenté d'objecter que c'est pourtant ce que fait Aubenque lui-même, que son interprétation est visiblement fondée sur des présupposés philosophiques déterminés. Il y a une part d'illusion dans la visée d'un accès pur à une pensée aristotélicienne posée comme un en soi objectif, précédant l'interprétation et attendant d'être découverte. Cet idéal d'un accès direct à la pensée aristotélicienne signe son origine phénoménologique, quoiqu'il soit aussi, comme idéal régulateur, ce qui a permis à Aubenque de renouveler son interprétation. Mais sur la question des présupposés de son interprétation, Aubenque a évolué. En 1964, dans une réponse à Jacques Brunschwig, il soutient encore que « l'intervention de l'interprète doit être

[47] *Ibid.*, p. 51.
[48] P. AUBENQUE, « Plotin et Dexippe exégètes des *Catégories* d'Aristote », dans A. Motte et C. Rutten (éd.), *Aristotelica. Mélanges offerts à Marcel De Corte*, Bruxelles, Ousia, 1985, p. 7-40, repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, ici p. 294.
[49] Je reprends la traduction donnée dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 119, de 995a30-31 : « ἡ τῆς διανοίας ἀπορία δηλοῖ τοῦτο περὶ τοῦ πράγματος », où, pour Aubenque, τοῦτο renvoie au τὸν δεσμόν juste avant.
[50] Aubenque aime à citer le vers 360 d'*Antigone*, « παντοπόρος ἄπορος ἐπ' οὐδὲν ἔρχεται » (dans la ponctuation donnée par exemple dans *« Aristoteles und das Problem der Metaphysik », art. cit.*, p. 323, n. 7.
[51] P. AUBENQUE, « Hegel et Aristote », *art. cit.*, repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, ici p. 95-96.

réduite au minimum requis pour assurer la cohérence de son interprétation »[52]. Cette position fait écho à la charge réaliste des expressions déjà rencontrées d'un Aristote « historique » ou « effectif ». C'est plus tard qu'il en vient à défendre un usage heuristique de l'anachronisme en histoire de la philosophie, par exemple en 1984, non pas encore à propos de son propre travail, mais de celui de Ravaisson. Pour celui-ci en effet, il reconnaît que :

> L'anachronisme et la violence que, dans certains cas, il impose aux textes peuvent être révélateurs. Plus qu'une fidélité superficielle ou une sympathie distraite de la part de l'interprète, ils peuvent mettre en lumière des aspects cachés, méconnus, éventuellement marginaux, de la doctrine étudiée, qui prennent une portée nouvelle et enrichissante, même si cela eût été contre l'intention de l'auteur, le sens objectif de l'œuvre étudiée. La rencontre d'une grande doctrine et d'un grand interprète ne se laisse pas mesurer en termes de vérité, mais en termes de fécondité.[53]

Le texte de 1992, qui répond par « oui et non » à la question « L'histoire de la philosophie est-elle ou non philosophique ? », tient une crête, tout en commençant déjà à reconnaître, pour lui-même, la nécessité de l'anachronisme : « avoué », il est « à moitié pardonné », car « contrôlé, il peut devenir fécond »[54]. En 2009, enfin, Aubenque applique cet usage heuristique à l'une de ses interprétations, en glissant, en incise, que « l'anachronisme est souvent une clé de l'interprétation »[55].

La contradiction apparente entre les textes n'est pas seulement dissipée par le constat d'une évolution. Mon hypothèse est qu'Aubenque a eu très tôt la conviction de ce que l'anachronisme en question n'en était pas un comme les autres. Autrement dit, que le fond phénoménologique en général, et heideggerien en particulier, à partir duquel il lit Aristote, n'était pas une « autre philosophie » comme celles des exégètes néoplatoniciens, ni une « autre Parole », comme celles des commentateurs médiévaux, mais, pour reprendre un titre de l'un de ses élèves, que c'était là une « voie d'accès au monde grec »[56], que cette médiation laissait les textes parler, sans parler à leur place. Aubenque a certes écrit sur Heidegger[57], mais, sauf erreur, il ne s'est jamais expliqué du poids de sa pensée dans sa propre interprétation d'Aristote. Même D. Janicaud, dans son ouvrage sur la réception française de Heidegger, semble hésiter à y inclure Aubenque, lequel « sait aussi prendre de la distance à l'égard des heideggériens

[52] P. AUBENQUE, « Sens et structure de la métaphysique aristotélicienne », *art. cit.*, repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique*, *op. cit.*, ici p. 150.
[53] P. AUBENQUE, « Ravaisson interprète d'Aristote », *art. cit.*, p. 445.
[54] P. AUBENQUE, « Oui et non », *art. cit.*, p. 25.
[55] P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, *op. cit.*, p. 75.
[56] R. BRAGUE, « La phénoménologie comme voie d'accès au monde grec », dans J.-L. Marion et G. Planty-Bonjour (éd.), *Phénoménologie et métaphysique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 247-273.
[57] Par exemple P. AUBENQUE, « Martin Heidegger (1889-1976) *In Memoriam* », *Les Études philosophiques*, nº 3, Presses Universitaires de France, 1976, p. 259-272 ; P. AUBENQUE, « Les dérives et la garde de l'être », *art. cit.* ; ou le chapitre IV de *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*.

français »[58]. Janicaud ajoute plus loin qu'Aubenque « s'était montré d'abord peu heideggérien dans sa thèse »[59].

L'évaluation précise de l'héritage heideggerien dans le travail d'Aubenque outrepasserait les limites de la présente contribution et les compétences de son auteur. On se cantonnera à deux séries de remarques. La première est que, pour le cas précis de la tradition, la conception aubenquienne est incontestablement marquée par sa lecture et ses rencontres avec Heidegger. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les pages afférentes du *Problème de l'être* avec la façon dont il rend lui-même la conception heideggerienne de la tradition dans *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*[60]. De plus, Heidegger déjà soutient (sans doute contre Brentano) qu'Aristote affirme la plurivocité de l'être « non pour construire un système, mais pour accomplir une tâche »[61]. La proximité, enfin, avec le corpus heideggerien se mesure de façon plus diffuse dans des philosophèmes comme l'indétermination ou l'inachèvement indéfini[62]. À défaut de témoignages, on peut toujours imaginer ce que la fréquentation directe ou textuelle de Heidegger a pu produire sur Aubenque, en rappelant ce qu'en dit Gadamer, quand il décrit l'enthousiasme engendré par cette nouvelle approche d'Aristote « qui se défaisait des couches de lecture scolastiques et déformantes »[63].

Mais il y a une différence qui frappe immédiatement. Quand Heidegger aborde la thèse aristotélicienne de la plurivocité de l'être, il forge très tôt le projet de remonter en-deçà de cette pluralité, pour mettre au jour « la détermination simple et unitaire de l'être qui régit toutes ces multiples significations »[64]. Cette question directrice reçoit différentes réponses au cours de ses écrits[65]. Mais le motif d'un « pli » de l'être en une multiplicité de significations suppose toujours, à l'arrière, un être unitaire, en sorte que la plurivocité peut se dire de l'étant (génitif objectif : l'étant affecté d'une pluralité de sens) ou de l'être (génitif subjectif : l'être *se* dit de

[58] D. JANICAUD, *Heidegger en France. T. 1 : Récit*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 279.
[59] *Ibid.*, p. 492.
[60] Voir notamment la p. 506 du premier et les pages 43, 46 et 48 du second.
[61] M. HEIDEGGER, *Aristote, « Métaphysique » Thêta 1-3 : de l'essence et de la réalité de la force*, B. Stevens et P. Vandevelde (trad.), Paris, Gallimard, 1991, p. 22.
[62] L'importance de ce thème avait été subtilement discutée par J. BRUNSCHWIG, « Dialectique et ontologie chez Aristote : à propos d'un livre récent », *art. cit.*, en particulier p. 186 *sq*.
[63] H.-G. GADAMER, *Les Chemins de Heidegger*, J. Grondin (trad.), Paris, Vrin, 2002, p. 139, voir aussi p. 41, 114 et 210.
[64] Voir la Lettre à Richardson dans M. HEIDEGGER, *Questions III et IV*, J. Beaufret *et al.* (trad.), Paris, Gallimard, 1990, p. 341, et le commentaire qu'en donne J.-F. COURTINE, *Les Catégories de l'être : études de philosophie ancienne et médiévale*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 213 *sq.*
[65] Voir entre autres F. VOLPI, « La doctrine aristotélicienne de l'être chez Brentano et son influence sur Heidegger », dans D. Thouard (éd.), *Aristote au XIXe siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2005, p. 276-293.

façons multiples)[66]. Or Aubenque n'accepte la possibilité d'une telle remontée en-deçà de la pluralité, ni comme thèse philosophique, ni comme thèse exégétique.

Aubenque décrit la plurivocité de l'être comme une conséquence inéluctable de son retrait. Il tient de Heidegger l'idée que l'occultation de l'être dans l'étant constitue le « destin » de l'être lui-même[67]. Mais ce retrait est proprement indicible (où l'on retrouve le motif du silence). La parole humaine est un effort voué à l'échec pour conjurer ce silence et c'est pourquoi elle ne peut être qu'aporétique et plurielle[68]. C'est dire que le projet de retrouver un être unitaire derrière la plurivocité est voué à l'échec (même s'il est « créateur », *schaffende*) et ne saurait être qu'une tentative indéfinie[69]. La reconnaissance de la plurivocité de l'être offre dès lors le maximum que la parole humaine puisse exprimer, là où elle se tient au plus près du vrai. L'être ne peut que se dire que de façon oblique[70] et le discours n'est jamais qu'un « substitut laborieux » d'une « révélation […] absente »[71], ce qu'Aubenque illustre par une citation de la *Poétique* : « Qu'est-ce qu'un discoureur aurait à faire si les choses devaient déjà apparaître par elles-mêmes et n'avaient pas besoin du discours ? »[72]. Pour Aubenque, la déconstruction ne concerne pas Aristote mais sa postérité, parce que, bien lu, Aristote formule déjà l'expérience la plus originelle – là où, pour Heidegger, la destruction devait aussi porter sur Aristote lui-même[73].

Par conséquent, la thèse aristotélicienne de la plurivocité de l'être est non seulement « l'affirmation centrale de la *Métaphysique* »[74], mais même le point de départ et peut-être la fin de toute métaphysique humainement possible[75]. Seulement, la métaphysique en question, pour ce qui concerne Aristote, n'est pas celle qui est affectée d'une constitution ontothéologique[76].

---

[66] Voir de nouveau les explications de J.-F. COURTINE, *Les catégories de l'être*, *op. cit.*, p. 224-225.
[67] P. AUBENQUE, « La question de l'ontothéologie chez Aristote et Hegel », dans *La Question de Dieu selon Aristote et Hegel*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 259-283, ici p. 263.
[68] P. AUBENQUE, « Aristoteles und das Problem der Metaphysik », *art. cit.*, p. 331-332 (*Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique*, *op. cit.*, p. 127-128).
[69] Pour l'échec de Heidegger, voir de nouveau P. AUBENQUE, « Les dérives et la garde de l'être », *art. cit.*, p. 39.
[70] *Ibid.*
[71] P. AUBENQUE, « Sens et structure de la métaphysique aristotélicienne », *art. cit.*, dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 138-139.
[72] Aristote, *Poétique* 19, 1456b7-8 : « τί γὰρ ἂν εἴη τοῦ λέγοντος ἔργον, εἰ φαίνοιτο ᾗ δέοι καὶ μὴ διὰ τὸν λόγον; » (dans une traduction au demeurant discutable au vu du contexte).
[73] Ici la différence se fait plus subtile en raison des incertitudes de Heidegger : il lui est arrivé de distinguer entre un Aristote source de la tradition et un Aristote primitif, voir C. SOMMER, *Heidegger, Aristote, Luther*, *op. cit.*, p. 22.
[74] P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, *op. cit.*, p. 24.
[75] P. AUBENQUE, « Ambiguïté ou analogie de l'être ? », dans *Le langage. Actes du XIIIe Congrès des Sociétés de philosophie de langue française*, Neuchâtel, 1966, p. 11-14, repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 235. Je dis « peut-être » parce que le chapitre VI de *Faut-il déconstruire la métaphysique ?* est plus nuancé.
[76] Je reprends à Aubenque la graphie sans tiret(s), sur laquelle Heidegger lui-même a évolué.

Aubenque est l'un des premiers à avoir opéré la relativisation et l'historicisation de la thèse heideggerienne. Il suppose, à très juste titre, que, pour qu'il y ait ontothéologie, il faut l'univocité. Pour que l'enquête sur l'étant en tant qu'étant puisse intégralement s'accomplir dans l'enquête sur le premier étant, il faut que ce « fond » soit *esse ipsum* ou qu'il soit étant *au même sens* que le reste des étants[77]. Or c'est bien là ce qu'interdit la thèse de la plurivocité, qui « rend impossible l'application à l'aristotélisme du schéma ontothéologique »[78].

Aubenque n'a eu de cesse de célébrer la plurivocité de l'être, son « surgissement joyeux », sa « splendeur multiforme », qui se réalise dans la « diversité des phénomènes »[79]. Et c'est l'attention portée par Aristote à la plurivocité qui rend fondamentalement compte de l'aporéticité de sa pensée et de son inachèvement structurel. Inversement, la tradition est coupable d'avoir méconnu la plurivocité, en construisant la thèse de l'analogie de l'être[80]. Cette construction au long cours témoigne de l'effort des commentateurs pour contrôler la dispersion de l'être. Mais la conquête de l'univocité est bien progressive, et il revient à Aubenque d'avoir lancé l'identification de ses différentes étapes – par exemple dans la position de « degrés » de l'être, en lieu et place des multiples « sens » distingués par Aristote[81]. Ou encore, lorsque, dans un passage qu'Aubenque aime citer, Syrianus reprend à Alexandre la position intermédiaire des ἀφ' ἑνός τε καὶ πρὸς ἕν λεγόμενα (comme le fera encore Heidegger[82]), mais ajoute qu'ils inclinent davantage du côté des synonymes[83]. L'examen de la tradition se réalise dans une histoire de l'oubli de la plurivocité, qui passe par un nivellement des différents sens de l'être[84].

---

[77] Voir O. BOULNOIS, « Quand commence l'ontothéologie ? Aristote, Thomas d'Aquin et Duns Scot », *Revue Thomiste*, vol. 95, nº 1, 1995, p. 85-108 ; J.-F. COURTINE, « Métaphysique et ontothéologie », dans J.-M. Narbonne et L. Langlois (éd.), *La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux*, Paris, Québec, Vrin, Presses de l'université Laval, 1999, p. 137-158, ici p. 153 pour la thèse de l'*esse ipsum* ; voir aussi son important ouvrage *Inventio analogiae : métaphysique et ontothéologie*, Paris, Vrin, 2005. *Cf.* enfin J.-L. MARION, « La science toujours recherchée et toujours manquante », dans J.-M. Narbonne et L. Langlois (éd.), *La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux*, Paris, Québec, Vrin, Presses de l'université Laval, 1999, p. 13-36 ; J.-L. MARION, *De surcroît : études sur les phénomènes saturés*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 175.

[78] P. AUBENQUE, « La question de l'ontothéologie chez Aristote et Hegel », *art. cit.*, p. 281. *Cf.* aussi, contre une « vulgate onto-théologique », *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 8.

[79] Respectivement : *Faut-il déconstruire la métaphysique ?, op. cit.*, p. 73 ; « Ambiguïté ou analogie de l'être ? », *art. cit.*, p. 11 ; « Sur la naissance de la doctrine pseudo-aristotélicienne de l'analogie de l'être », *art. cit.*, p. 304.

[80] Aubenque est revenu souvent sur cette question qu'il aborde aux p. 199-206 du *Problème de l'être*. Voir aussi Jean-François COURTINE, *Inventio analogiae*, *op. cit.*

[81] P. AUBENQUE, « Ambiguïté ou analogie de l'être ? », *art. cit.*, p. 13.

[82] M. HEIDEGGER, *Die Grundbegriffe der antiken Philosophie*, F. K. Blust (éd.), Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 1993, §55, p. 152.

[83] SYRIANUS, *In Met.* 57.18-20. Le texte est par exemple cité dans P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 201 ; P. AUBENQUE, « Sur la naissance de la doctrine pseudo-aristotélicienne de l'analogie de l'être », *art. cit.*, p. 301 ; ou encore P. AUBENQUE, « Plotin et Dexippe exégètes des *Catégories* d'Aristote », *art. cit.* repris dans *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique, op. cit.*, p. 284.

[84] P. AUBENQUE, « Ambiguïté ou analogie de l'être ? », *art. cit.*, p. 14.

La séparation d'Aristote et de sa tradition n'est pas une stratégie d'interprète qui veut faire valoir la nouveauté de son interprétation. Elle est un geste philosophique. L'opposition entre l'Aristote d'Aubenque et celui de la tradition des commentateurs ne saurait être plus frontale en raison de l'isomorphie qu'Aubenque construit entre l'être, le texte et son exégèse. De son côté, à l'irréductible pluralité des sens de l'être répondent un texte aporétique et une exégèse attentive aux silences et aux échecs. Du côté de la tradition, à l'incapacité d'entendre cette pluralité répondent un corpus ordonné et achevé, et une exégèse systématique. À chaque fois, la méthode d'exégèse repose sur une certaine conception du texte et une interprétation déterminée de la conception aristotélicienne de l'être. La forme systématique n'a de sens que pour une ontologie close et dans une exégèse qui « ne s'étonne plus »[85]. Inversement, une « herméneutique inachevable »[86] est la lecture sincère d'un texte qui cherche sans trouver, une lecture sachant entendre l'« étonnement » initial qui dissocie et disperse[87].

La raison de cette isomorphie est à chercher dans une thèse qu'Aubenque dit reprendre à Heidegger : il n'y a pas d'être en dehors du discours ou des textes[88]. Or cette dissolution (discutable) de l'être dans le discours brouille les frontières entre philosophie et exégèse. Il arrive à Aubenque d'embrasser les deux activités par le terme d'interprétation, en les distinguant seulement par le degré, premier ou second : le philosophe interprète « le monde, la science, l'art, etc. » ; l'historien de la philosophie, les textes des philosophes[89]. Même cette distinction finit par perdre sa pertinence dès lors que l'être n'est pas un hors-texte. Mais c'est bien parce qu'il se passe quelque chose de philosophique dans les textes, non pas seulement d'Aristote, mais aussi de sa tradition, qu'il faut les lire.

La tradition comme objet

De fait, on a vu comment le premier geste de l'herméneutique aubenquienne consistait en une mise entre parenthèses délibérée des interprétations traditionnelles d'Aristote. Les commentateurs antiques et médiévaux sont responsables d'un recouvrement de la plurivocité de l'être et, corrélativement, de l'aporéticité des textes aristotéliciens. Encore faut-il revenir sur ces interprétations pour mettre au jour la nécessité de cette occultation. En une formule frappante dont il est coutumier, Aubenque, après avoir reconnu qu'il avait proposé une

[85] P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 506.
[86] P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, *op. cit.*, p. 44.
[87] P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 12.
[88] P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, *op. cit.*, p. 44.
[89] P. AUBENQUE, « Oui et non », *art. cit.*, p. 36.

interprétation non traditionnelle d'Aristote, rétorque : « Mais cette tradition existe. »[90]. Cette exclamation fait écho à la dernière section du *Problème de l'être* :

> On demandera, il est vrai, pourquoi la tradition a méconnu l'aspect aporétique de la métaphysique d'Aristote et ses implications humaines. Il resterait alors à montrer, par une étude qui ne serait pas moins philosophique qu'historique, comment et pourquoi la tradition devait être nécessairement tentée de méconnaître ce qu'il y avait d'éternellement inachevé dans la métaphysique aristotélicienne. (p. 506)

Les enjeux du passage s'expliquent à la lumière de ce qu'on a dit : l'enquête n'est pas « moins philosophique qu'historique » parce que l'être s'épuise dans la compréhension des sens de l'être. La tradition est frappée de nécessité parce qu'il y va du « destin » de l'être que de se retirer. Comme on l'a vu, c'est bien à cette enquête que se livrent les travaux postérieurs au *Problème de l'être*, notamment sur l'analogie de l'être. En réalité, la fausseté de cette thèse a déjà été établie dans *Le Problème de l'être* (p. 199-206) et c'est à expliquer les raisons du contresens que s'attachent les travaux postérieurs[91]. Mais une telle enquête n'a été possible qu'en vertu de la distinction entre la pensée aristotélicienne et sa tradition, et, par conséquent, de la constitution de la tradition en objet. Dans le cadre tracé par Aubenque, le recours aux commentateurs[92] pour comprendre Aristote n'est plus seulement circonscrit en raison de la mise entre parenthèses provisoire de la tradition ; il se trouve intégralement frappé de soupçon. Dans une discussion de *Métaphysique* Γ 2, M.-D. Philippe objectait à P. Aubenque que « Alexandre d'Aphrodise, du reste, affirme que le πρὸς ἓν λεγομένον autorise une science une. »[93]. Mais, désormais, la référence à Alexandre ne peut précisément plus fonder d'elle-même ou à elle seule une interprétation d'Aristote, parce que s'y joue autre chose qu'une simple explication de texte. Cette déchéance de la tradition de son statut ancillaire, comme simple outil de lecture, est l'envers d'une promotion du corpus des commentateurs au rang de corpus philosophique. Le soupçon jeté à l'endroit des commentateurs engage à chercher, dans leurs exégèses, la ou les thèses qu'ils défendent, pour en déceler le projet philosophique.

C'est peu de dire combien les travaux de ces 40 dernières années sur les commentateurs antiques sont venus confirmer cette direction de recherche. Cependant, la poursuite de cette direction demande aussi de revenir sur certaines des thèses de P. Aubenque sur la tradition. Je retiens trois points de discussion. Premièrement, la constitution de la tradition en objet est allée de pair avec son unification. Celle-ci est assumée, de façon à peine voilée, quand Aubenque

[90] P. AUBENQUE, *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique*, *op. cit.*, p. 7.
[91] *Cf.* « Les origines de la doctrine de l'analogie de l'être. Sur l'histoire d'un contresens », *art. cit.*, p. 7.
[92] Je me cantonne ici aux commentateurs antiques.
[93] M.-D. PHILIPPE, *Une philosophie de l'être est-elle encore possible ?*, Paris, France, Éditions P. Téqui, 1975, p. 20, n. 16.

défend l'« audace et [la] sagacité » de Heidegger, Derrida ou Plotin, pour « surprendre derrière la diversité des doctrines l'unicité du trait qui les unit » (en l'occurrence sous le nom de métaphysique)[94]. Si la tradition des commentateurs doit s'étendre d'Andronicos à Simplicius, voir à Thomas d'Aquin, il est toutefois douteux que l'ensemble supporte l'unification. On pourrait montrer que, même dans un cas où les filiations sont très établies, comme celui des trois commentaires à *Métaphysique* Γ 2 par Alexandre, Syrianus et Asclépius, la diversité des projets philosophiques est tout aussi massive que la sédimentation qui unit les trois exégèses. Ici aussi il faudrait entendre la pluralité des voies ; les traditions sont tout autant παντοπόροι. Deuxièmement, si l'on accepte qu'il y a, dans le travail des commentateurs, une dimension philosophique, alors c'est peut-être que l'ambition de « compléter » la doctrine aristotélicienne n'est pas qu'une réponse à un souci de systématisation textuelle, mais qu'elle témoigne d'une pensée vivante qui entend répondre à de nouveaux problèmes – pour reprendre le cas d'Alexandre, avec par exemple les questions du destin et de la liberté, ou de la providence –, ou qui cherche sincèrement, pour paraphraser Schelling, à refaire après Aristote les chemins qu'il avait parcourus[95]. À ce titre, loin de clore un système passé, le commentaire serait une manière de répéter et, donc, de réactualiser une ouverture. Enfin, la catégorie du « contresens », même créateur[96], paraît trop étroite pour guider une lecture des commentateurs. Il pourrait alors s'agir, comme en retour, de déterminer les potentialités du texte aristotélicien qu'ils choisissent d'actualiser, donc aussi de s'interroger sur ce qui lie positivement Aristote à ses traditions.

Mais tous ces points de discussion n'ont de sens que parce qu'Aubenque a porté au jour un Aristote moins traditionnel et plus familier, peut-être aussi moins assuré[97], qui cherche plus qu'il ne trouve. Fidèle à la définition donnée par Émile Bréhier du commentaire antique comme d'un « rajeunissement perpétuel du passé »[98], Aubenque a su prêter à Aristote une voix plus « fraternelle »[99]. C'est en cela aussi qu'il a renouvelé la tradition aristotélicienne.

[94] P. AUBENQUE, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, *op. cit.*, p. 69.
[95] SCHELLING, *Darstellung der rein rationalen Philosophie*, *Sämmtliche Werke*, XI, p. 382.
[96] L'expression est de P. Hadot, mais aurait pu se lire chez P. Aubenque.
[97] Aubenque oppose la réserve d'Aristote à l'assurance des commentateurs, *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 243.
[98] E. BRÉHIER, « La philosophie et son passé », *Les Études philosophiques*, vol. 12, nº 1/2, 1938, p. 9-25, ici p. 11.
[99] P. AUBENQUE, *Le Problème de l'être chez Aristote*, *op. cit.*, p. 17.

Bibliographie

ARISTOTE, *Catégories. Sur l'Interprétation (Organon I-II)*, Pierre Pellegrin, Michel Crubellier et Catherine Dalimier (trad.), Paris, GF Flammarion, 2007.

AUBENQUE Pierre, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

AUBENQUE Pierre, *Problèmes aristotéliciens. Philosophie théorique*, Paris, Vrin, 2009.

AUBENQUE Pierre, « Les dérives et la garde de l'être », dans Jean-François Mattéi (éd.), *Heidegger : l'énigme de l'être*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 17-41.

AUBENQUE Pierre, « Oui et non », dans Barbara Cassin (éd.), *Nos Grecs et leurs modernes. Les stratégies contemporaines d'appropriation de l'Antiquité*, Editions du Seuil, Paris, 1992, p. 17-36.

AUBENQUE Pierre, « La question de l'ontothéologie chez Aristote et Hegel », dans *La Question de Dieu selon Aristote et Hegel*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 259-283.

AUBENQUE Pierre, « Sur la naissance de la doctrine pseudo-aristotélicienne de l'analogie de l'être », *Les Études philosophiques*, n° 3/4, 1989, p. 291-304.

AUBENQUE Pierre, « Plotin et Dexippe exégètes des *Catégories* d'Aristote », dans André Motte et Christian Rutten (éd.), *Aristotelica. Mélanges offerts à Marcel De Corte*, Bruxelles, Ousia, 1985, p. 7-40.

AUBENQUE Pierre, « Ravaisson interprète d'Aristote », *Les Études philosophiques*, n° 4, 1984, p. 435-450.

AUBENQUE Pierre, « Les origines de la doctrine de l'analogie de l'être. Sur l'histoire d'un contresens », *Les Études philosophiques*, n° 1, 1978, p. 3-12.

AUBENQUE Pierre, « Martin Heidegger (1889-1976) *In Memoriam* », *Les Études philosophiques*, n° 3, Presses Universitaires de France, 1976, p. 259-272.

AUBENQUE Pierre, « Hegel et Aristote », dans Jacques D'Hondt (éd.), *Hegel et la pensée grecque*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 97-120.

AUBENQUE Pierre, « Ambiguïté ou analogie de l'être ? », dans *Le langage. Actes du XIIIe Congrès des Sociétés de philosophie de langue française*, Neuchâtel, 1966, p. 11-14.

AUBENQUE Pierre, « Sens et structure de la métaphysique aristotélicienne. Séance du samedi 23 mars 1963 », dans *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, Paris, A. Colin, 1964.

AUBENQUE Pierre, *Le Problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.

AUBENQUE Pierre, « Aristoteles und das Problem der Metaphysik », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, vol. 15, n° 3, 1961, p. 321-333.

AUBENQUE Pierre, « Sur la notion aristotélicienne d'aporie », dans *Aristote et les problèmes de méthode. Communications présentées au Symposium Aristotelicum tenu à Louvain du 24 août au 1er septembre 1960*, Louvain, Publications universitaires, 1961, p. 3-19.

AUBENQUE Pierre, « Edmond Barbotin, *La théorie aristotélicienne de l'intellect d'après Théophraste*, 1954 », *Revue des Études Anciennes*, vol. 58, nº 1, 1956, p. 131-132.

BARNES Jonathan, « Roman Aristotle », dans Miriam Tamara Griffin et Jonathan Barnes (éd.), *Philosophia togata II. Plato and Aristotle at Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 1-69.

BERTI Enrico, « Les stratégies contemporaines d'interprétation d'Aristote », *Rue Descartes*, nº 1/2, 1991, p. 33-55.

BODÉÜS Richard, « La pensée d'Aristote s'organisait-elle en système ? Réflexions sur l'exégèse d'un philosophe », *Dialogue: Canadian Philosophical Review / Revue canadienne de philosophie*, vol. 25, nº 3, 1986, p. 477-507.

BONELLI Maddalena, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Napoli, Bibliopolis, 2001.

BOULNOIS Olivier, « Quand commence l'ontothéologie ? Aristote, Thomas d'Aquin et Duns Scot », *Revue Thomiste*, vol. 95, nº 1, 1995, p. 85-108.

BRAGUE Rémi, « La phénoménologie comme voie d'accès au monde grec », dans Jean-Luc Marion et Guy Planty-Bonjour (éd.), *Phénoménologie et métaphysique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Epiméthée », 1984, p. 247-273.

BRÉHIER Emile, « Comment je comprends l'histoire de la philosophie », *Les Études philosophiques*, nº 2, 1947, p. 105-114.

BRÉHIER Emile, « La philosophie et son passé », *Les Études philosophiques*, vol. 12, nº 1/2, 1938, p. 9-25.

BRUNSCHWIG Jacques, « Dialectique et ontologie chez Aristote : à propos d'un livre récent », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 154, 1964, p. 179-200.

COURTINE Jean-François, « Réduction, construction, destruction. D'un dialogue à trois : Natorp, Husserl, Heidegger », *Philosophiques*, vol. 36, nº 2, 2009, p. 559-577.

COURTINE Jean-François, *Inventio analogiae : métaphysique et ontothéologie*, Paris, Vrin, 2005.

COURTINE Jean-François, *Les Catégories de l'être : études de philosophie ancienne et médiévale*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Epiméthée », 2003.

COURTINE Jean-François, « Métaphysique et ontothéologie », dans Jean-Marc Narbonne et Luc Langlois (éd.), *La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux*, Paris, Québec, Vrin, Presses de l'université Laval, 1999, p. 137-158.

DHONDT Urbain, « Aristote et la métaphysique de la finitude. À propos d'un ouvrage récent », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 61, nº 69, 1963, p. 5-12.

DORANDI Tiziano, *Le stylet et la Tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « L'Âne d'or », 2000.

GADAMER Hans-Georg, *Les Chemins de Heidegger*, Jean Grondin (trad.), Paris, Vrin, 2002.

GUTAS Dimitri, *Theophrastus* On First Principles *(known as his* Metaphysics*)*, Leiden, Brill, 2010.

GUYOMARC'H Gweltaz, « Analyse et axiomes. Alexandre d'Aphrodise et la connaissance du premier principe », dans Fabienne Baghdassarian et Gweltaz Guyomarc'h (éd.), *Réceptions de la théologie aristotélicienne. D'Aristote à Michel d'Ephèse*, Louvain, Peeters, 2017, p. 159-183.

GUYOMARC'H Gweltaz, « *Métaphysique* et *Organon* selon Alexandre d'Aphrodise. L'utilité de la logique pour la philosophie première », dans Anne Balansard et Annick Jaulin (éd.), *Alexandre d'Aphrodise et la métaphysique aristotélicienne*, Louvain, Peeters, 2017, p. 83-112.

HADOT Pierre, « Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité », *Museum Helveticum*, vol. 36, n° 4, 1979, p. 201-223.

HATZIMICHALI Myrto, « Andronicus of Rhodes and the Construction of the Aristotelian Corpus », dans Andrea Falcon (éd.), *Brill's Companion to the Reception of Aristotle in Antiquity*, Leiden, Brill, 2016, p. 81-100.

HEIDEGGER Martin, *Die Grundbegriffe der antiken Philosophie*, Franz Karl Blust (éd.), Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, coll. « Gesamtausgabe », Bd. 22, 1993.

HEIDEGGER Martin, *Aristote, « Métaphysique » Thêta 1-3 : de l'essence et de la réalité de la force*, Bernard Stevens et Pol Vandevelde (trad.), Paris, Gallimard, 1991.

HEIDEGGER Martin, *Questions III et IV*, Jean Beaufret, François Fédier, Jean Lauxerois et Claude Roëls (trad.), Paris, Gallimard, coll. « TEL », 1990.

HUBY Pamela M., « When was Theophrastus' *Metaphysics* written? », dans Annick Jaulin et David Lefebvre (éd.), *La Métaphysique de Théophraste: principes et apories*, Louvain, Peeters, coll. « Aristote, traductions et etudes », 2015, p. 5-16.

HUBY Pamela M., « Le *Problème de l'Être* chez Aristote », *The Philosophical Quarterly*, vol. 14, n° 54, 1964, p. 86.

HUSSERL Edmund, *L'Origine de la géométrie*, Jacques Derrida (trad.), 2e édition, Paris, France, Presses universitaires de France, coll. « Epiméthée », 1974.

JANICAUD Dominique, *Heidegger en France. T. 1 : Récit*, Paris, Albin Michel, 2005.

JOLY Robert, « Pierre Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote* », *L'Antiquité Classique*, vol. 32, n° 1, 1963, p. 241-242.

LE BLOND J.-M., « Pierre Aubenque - *Le Problème de l'être chez Aristote* », *Archives de Philosophie*, vol. 26, n° 2, 1963, p. 291-294.

LEFEBVRE David, « Aristotle and the Hellenistic Peripatos: From Theophrastus to Critolaus », dans Andrea Falcon (éd.), *Brill's Companion to the Reception of Aristotle in Antiquity*, Leiden, Brill, 2016, p. 13-34.

MARION Jean-Luc, *De surcroît : études sur les phénomènes saturés*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

MARION Jean-Luc, « La science toujours recherchée et toujours manquante », dans Jean-Marc Narbonne et Luc Langlois (éd.), *La métaphysique : son histoire, sa critique, ses enjeux*, Paris, Québec, Vrin, Presses de l'université Laval, 1999, p. 13-36.

MOREAU Joseph, « La problématique aristotélicienne », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, vol. 153, 1963, p. 365-371.

OWENS Joseph, « Review of *Le problème de l'être chez Aristote* », *Gnomon*, vol. 35, nº 5, 1963, p. 459-462.

PHILIPPE Marie-Dominique, *Une philosophie de l'être est-elle encore possible ?*, Paris, France, Éditions P. Téqui, 1975.

SOMMER Christian, *Heidegger, Aristote, Luther*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Epiméthée », 2005. Cairndomain: www.cairn.info.

VOLPI Franco, « La doctrine aristotélicienne de l'être chez Brentano et son influence sur Heidegger », dans Denis Thouard (éd.), *Aristote au XIXe siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Cahiers de philologie », 2005, p. 276-293. Container-title: Aristote au xixe siècle.

WEIL Raymond, « Pierre Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne* », *Revue des Études Anciennes*, vol. 66, nº 1, 1964, p. 178-180.

WOLF Tadeusz, « Review of *Le problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne* », *Roczniki Filozoficzne*, vol. 14, nº 1, 1966, p. 135-140.

WOLFF Francis, *L'être, l'homme, le disciple : figures philosophiques empruntées aux Anciens*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.